

REMPART NORD

PAUL MATHIEU

Paul MATHIEU, né à Pétange (Luxembourg) en 1963, Belge, vit à Guerlange, à un jet de pierre des frontières française et luxembourgeoise, Professeur de français et d'espagnol à l'Athénée royal d'Athus. Poète, nouvelliste et critique, il participe d'une voix discrète à la vie littéraire et poétique. Même si son recueil de nouvelles *Les Coquillages* a été récompensé par l'Académie royale belge de langue et littérature françaises, c'est surtout la poésie qui le retient. Voyageur dans l'âme, il a sillonné l'Europe et l'Asie. Publiés en France, au Luxembourg, en Belgique, au Québec..., ses textes ne sont pas en reste, puisqu'ils donnent à visiter maintes contrées exotiques. Outre de la poésie (*Les sables du silence*, Amay, 1998; *Solens*, Luxembourg, 1998; *Bordages*, Amay, 2001; *Bab (la porte) suivie de Byzance*, in *Poésie en voyage*, Laon, 2002; *Dragons de papier*, in *Ponts*, n. 2/2002, pp. 127-130; *Marchant de marbre*, Amay, 2003; *Le chêne de Goethe*, Tétrás Lyre, 2005; *Qui distraira le doute*, L'Arbre à paroles, 2006; *Cadastrés de babel*, Estuaires, 2008; *En venir au point*, Phi, 2009) et des nouvelles (*Les Coquillages*, Bruxelles-Luxembourg, 2000), il a également publié de nombreuses études littéraires consacrées à Ghelderode, Andersen, Salah Stétié, Jude Stéfan, Guy Goffette, Thomas Owen, Hubert Juin, Jean Ray, Arthur Praillet... En 2015 il a publié *Auteurs autour. Notes sur quelques voix contemporaines et au-delà*, Traversées.

Refuge de Mons Albanus, sous le règne de l'empereur Constance II, vers l'an 337. Un oppidum gallo-romain perdu aux confins du pays des Trévires dans un environnement de forêts à un moment où, de façon évidente, l'Empire commence à décliner. Caius, l'officier en charge de la garnison locale, entretient une correspondance avec plusieurs de ses amis disséminés un peu partout à Rome ou dans certaines provinces plus ou moins éloignées. La lettre qui suit est la troisième adressée à Marcus, un ami érudit resté à Rome.

III.

Mon cher Marcus,

Voilà que s'achève à peine la réfection du rempart nord. Je ne pense pas que tu m'aies donné des nouvelles de notre chère Cité depuis cette lettre où je t'expliquais les raisons pour lesquelles ce chantier de consolidation paraissait si urgent. Mais ça y est, nous touchons au bout. Je ne sais si cela s'avérera suffisant à long terme. Pour l'instant, en tout cas, ces travaux rendront notre camp complètement étanche. Les barbares – j'emploie ce nom à défaut de mieux car tous ne méritent pas un tel label – auront beau chercher un point faible, il est impossible à trouver. Un siège n'aurait guère d'effet, nous avons des sources et du bétail en suffisance. Quant à prendre les fossés ou les palissades d'assaut, il faudrait cinq mille hommes au moins. Je ne doute nullement que nos ennemis les possèdent, mais s'ils doivent les mobiliser pour un poste aussi négligeable que le nôtre, que devraient-ils faire pour une ville plus importante ? Et pour Rome ?

Rome. C'est qu'ils voudraient en respirer la puanteur, les diables. La leur ne leur suffit pas. Rome ne se limite pourtant pas à la pestilence qu'on lui prête si volontiers, même Suburre a ses quartiers paisibles et comme hors du temps où l'air est plus qu'acceptable. Je me souviens ainsi des fleurs qui poussaient en grand nombre dans le jardin de Marcus Flavius où, enfant, je jouais avec deux de ses nièces. Une blonde et une brune dont les noms m'échappent aujourd'hui, mais dont les parfums épousaient à merveille ceux des buissons de roses ou des lianes volubiles du chèvrefeuille.

Au fond, c'est étrange cette primauté de l'olfactif qui l'emporte sur tout le reste et qui me conduit à reconstruire ici tout un pan de ma biographie à partir de quelques fragrances ténues et pourtant si prégnantes. Cette solidité-là vaut bien celle de nos murs. Et d'ailleurs, à bien y penser, cela va plus loin : grâce au support inattendu de ces scènes ressuscitées, je vois tant d'autres choses se presser tout d'un coup dans mon esprit, des images en foule, si serrées qu'il me semble subitement impossible d'y opérer un tri, tant tout cela est là, coprésent, emmêlé, avec des instantanés dont je ne sais plus très bien s'ils appartiennent pour de bon à mes souvenirs ou si c'est moi, aujourd'hui, qui, dans l'indolence d'une matinée de printemps, vais inventant une réalité qui n'a jamais existé. Ce qui paraît assuré en tout cas, c'est que les effluves à la base de telle ou telle réalité virtuelle appartiennent pour de bon à mon magasin de repères dûment étalonnés, susceptibles d'identifier tant de nuances variées : épices rares venues d'Orient, lourdeurs noires du vin de Sacella, encens pesant et imposant des temples, baumes pharmaceutiques, philtres magiques, onguents pro-

phylactiques, arôme discret de nos doux alignements de châtaigniers, fumets plus ou moins heureux des cuisines, déclinaisons infinies du marché aux poissons ou de la halle aux viandes, mixtures improbables issues des tavernes et des lupanars où louvoient tant d'individus interlopes, étonnante variation des senteurs émanant des bains publics, relents âcres des bûchers, remugles incertains des impasses après la pluie, miasmes infernaux de la cloaca maxima, vapeurs insupportables des tanneries ou fumées crachées par les forges qui, depuis que nous y sommes, ont crû en si grand nombre dans les forêts de Gaule, même si, soyons honnêtes, elles y avaient déjà droit de cité avant.

Mais ne prête pas trop d'attention à mes digressions sensorielles qui, tout agréables qu'elles soient, ne peuvent nous exonérer de la réalité ordinaire. Juste nous en distraire.

Parce que, vois-tu, il faut modérer ma légèreté et mon enthousiasme : les exhalaisons plus ou moins heureuses ne constituent hélas pas la majorité de ce que l'on peut humer çà et là. Ainsi, pas plus tard que la semaine dernière, j'ai voulu me rendre à Radogicurtis, un modeste village à moins de vingt milles de notre oppidum. Bien avant d'y arriver, mes hommes et moi avons été surpris par une fumée âcre qui nous a pris à la gorge et piqué les yeux. Ce n'était rien encore à côté du spectacle qui nous attendait dans l'étroit vallon où, naguère, se blottissaient quelques misérables huttes de paysans et de charbonniers. Plus rien que des murs effondrés, des cadavres éventrés, des têtes fichées sur des piques et des fillettes de treize ans écartelées par la bestialité des soudards responsables de ce... de cette abomination. Qui étaient-ils d'ailleurs ? Goths, Francs, Burgondes, Alamans ou Vandales... va savoir. Et à vrai dire, peu importe ! De tous les côtés, il n'y avait plus là que ruines et désolation. Pardon pour cette description atrocement banale qui, pourtant, est la seule qui corresponde à la réalité. Noyés sous des vols de corbeaux et de pies, la plupart des corps étaient méconnaissables. Sauf ces volatiles de malheur et les volutes de fumée, plus rien ne bougeait ici. Une des victimes, un homme, avait été abattu sur le sentier à l'entrée de la minuscule agglomération, les autres gisaient tout près de ce qui avait été leur demeure. À un moment tout de même, avec cette louable habitude que nous avons d'être toujours sur nos gardes, nous avisâmes quelque chose qui frémissait dans les joncs qui peuplent les marais autour d'un mince ruisseau qui coule à cet endroit.

Qu'il s'agisse de brigands attardés semblait peu probable. À combien s'étaient-ils mis pour répandre leur folie meurtrière ? Fort peu sans doute. Nous étions une dizaine à peine, mais entraînés et bien armés. Notre arrivée les aurait simplement fait fuir. Et de toute façon, à

en juger par l'état des lieux, l'attaque avait dû être perpétrée voilà plusieurs heures déjà. Non, ce qui s'agitait timidement à quelques mètres de nous ne pouvait être qu'un survivant. De fait, après avoir fouillé les fourrés, nous ne fûmes pas longs à découvrir une toute jeune fille apeurée, couchée par terre telle une bête blessée. Ses habits sales et les souillures qui marquaient son visage nous ont vite fait comprendre qu'elle devait s'être cachée dès les premiers instants du drame. Elle nous regardait, hagarde, effrayée. Sans doute même croyait-elle que, démons d'un genre inédit, nous avions surgi de quelque Érèbe pour achever la sinistre besogne entamée par d'autres.

L'adolescente se laissa cueillir sans aucune difficulté. Decius l'a chargée sur son cheval et nous l'avons ramenée au camp. Les quelques villageoises qui y sont sous notre égide s'en sont occupé à merveille. Histoire de remettre un peu de vie et d'espoir là où le malheur avait pris ses aises, après l'avoir lavée et débarrassée de sa tunique déchirée, elles ont peigné sa longue chevelure de cuivre doré et l'ont ointe d'une eau florale de leur composition.

Quant à t'en rapporter davantage sur notre nouvelle protégée, je ne le puis guère. Elle doit avoir seize ou dix-sept ans. Je ne connais ni son nom ni rien d'autre à son propos. J'ignore même si la langue des Césars lui est familière. Voilà maintenant presque six jours qu'elle est avec nous, prostrée et muette. Sans doute cet état s'arrangera-t-il avec le temps. Cela te reviendra, pour peu que, en cette époque troublée, mes missives t'arrivent encore de ton côté des Alpes.

Porte-toi bien en attendant.
Ton Caius